

Saint-Paul de Loanda, 1^{er} mai 1888.

Aucune nouvelle de Stanley depuis ma lettre octobre. Tippou-Tib parti pour Kassongo, le 16 novembre, mais jusqu'à mars avait fourni seulement 250 hommes. D'autres viendront, mais en nombre incertain. Supposant Stanley dans embarras, serait absurde pour moi partir avec moins d'hommes, tout en ayant plus de charges, sans compter mitrailleuse Maxim. Donc envoyé Jameson à Kassongo presser Tippou-Tib à l'égard des 600 promis à l'origine, et demander au moins 400 hommes d'escorte armée, et conclure conventions aussi avantageuses que se pourra pour le service et paiement des hommes. Lui et moi garantissons paiement au nom de l'expédition. Jameson rentre le 14; partons au plus tôt 1^{er} juin; je me propose laisser à Stanley-falls un officier et bagages non absolument indispensables. Ward emporte ce message; prière obtenir du roi des Belges qu'il place porteurs à sa disposition et vapeurs prêts pour le transporter à Yambouya. Si hommes arrivent avant, partirai avant lui. Devra rentrer 1^{er} juillet. Télégraphiez avis et opinion. Officiers bien portants. Ward attendra réponse.

BARTTELOT.

M. Ward redescend le Congo, et, après un voyage sans précédent comme vitesse, arrive au bord de l'Atlantique, expédie sa dépêche, reçoit la réponse ci-après et remonte le Congo pour retourner à Yambouya :

Major Barttelot, soins Ward, Congo.

Comité vous réfère aux ordres Stanley 24 juin 1887. Si impossible marcher encore en exécution ordres, restez où vous êtes, attendant arrivée ou instructions nouvelles de Stanley. Comité autorise pas escorte armée. Nouvelles d'Emin Pacha par Zanzibar datées Ouadelaï 2 novembre. N'a rien appris au sujet de Stanley. Emin Pacha est bien : pas besoin ravitaillement immédiat; il va sud-ouest lac pour attendre Stanley. Lettres expédiées régulièrement par côte orientale

Président du Comité.

En arrivant à Bangala, M. Ward y trouve l'ordre de ne pas aller plus loin.

Le Comité a fait une légère méprise en appelant mes « instructions » des « ordres ». Mes instructions n'étaient pas exactement des ordres, mais des conseils, des avis du commandant de l'expédition à l'officier commandant l'arrière-garde, qui peut les suivre ou les rejeter d'après son propre jugement. Le major Barttelot a exprimé son ardente volonté de servir activement l'expédition. Il déclare que son plus cher désir est de quitter Yambouya pour suivre notre route. Le commandant

de l'expédition, qui sympathise fort avec les sentiments du jeune et bouillant officier, couche sur le papier une série d'instructions qui pourraient conduire à la réalisation de ce désir et, de plus, une sorte d'estime, de devis au crayon¹ de la façon dont il serait possible d'emboîter le pas après nous. — Mais ce ne sont pas des « ordres » positifs. Comme pour écrire une épitaphe sur une tombe, on ne sait au juste la médaille qu'il faut décerner au brave militaire qu'après exploits accomplis.

A la fin de mars, le major est en mauvais termes avec Sélim bin Mohammed : cinquième voyage aux chutes pour obtenir le rappel du susdit.

Vers le milieu d'avril, M. Barttelot regagne le camp; Sélim reçoit l'ordre de quitter Yambouya. Mais, au lieu de retourner à la station, il organise une razzia contre un grand village du bas de la rivière, puis il reparait à Yambouya : il annonce que notre première colonne bat en retraite et redescend le cours supérieur de l'Arouhouimi.

Le 9 mai 1888, sixième visite à Stanley-falls; le 22, le major rentre au camp avec l'infatigable Jameson et une grande troupe de Manyouema. Trois jours plus tard, Tippou-Tib, ce dilatoire personnage qui, le 18 juin 1887, devait être à Yambouya sous neuf jours, et au mois d'août sous dix, arrive par le vapeur *A. I. A. Le Stanley*, à son tour, remonte la rivière et apporte des lettres pour l'expédition.

Mais les ballots de 27 kilogrammes sont trop pesants pour les esclaves de l'Arabe; il faut progressivement les réduire à 20, à 15, voire même à 9 kilogrammes. Tâche très longue, mais impossible à éviter. Et comme avances — M. Bonny le raconte, — le major a dû livrer quante-sept balles d'étoffe, une grande quantité de poudre, de munitions et pour 5200 francs de marchandises à Mouini-Soumaï, le chef des porteurs manyouema. On inspecte alors les provisions apportées d'Angleterre; on remet dans les caisses confitures, sagou, tapioca, arrow-root, sardines, harengs, vin de Madère, farine de froment, et, avec huit colis de mes effets personnels, on les embarque, comme inutiles et superflus, sur le navire où M. Troup, en congé de maladie, regagne l'Europe!

1. Voir appendice D.

A la fin des fins, le 11 juin 1888, après avoir élagué 4 Soudanais et 29 Zanzibari trop faibles pour les marches, MM. Barttelot, Jameson et Bonny quittent le campement qu'ils auraient, au plus tard, dû évacuer le 25 août 1887, plus de neuf mois auparavant. Et, avec une suite de Zanzibari, Soudanais, Somali et Manyouema montant à près de 900 hommes, femmes et enfants, ils partent avec l'intention de faire « les plus énergiques efforts » pour retrouver leur commandant perdu et secourir Emin Pacha.

Prises en bloc, ces six visites aux chutes Stanley du major et de ses collaborateurs montent à plus de 1900 kilomètres. Personnellement, le major en avait fait plus de 1500, et Jameson avait été de tous les voyages. Si seulement ces 1900 kilomètres s'étaient succédé sur la route de Yambouya à l'Albert, l'arrière-garde aurait atteint déjà les chutes de Panga. Supposons même qu'à cause des bagages elle n'eût eu que 10 kilomètres d'avance effective sur 60 de trajet, nos lettres et nos cartes de la route les auraient puissamment aidés à presser la marche vers Avédjeli et ses riches bananeraies, où nos gens se seraient promptement refaits de leurs fatigues.

Mais pendant que le major et ses officiers s'acharnaient en vain à pousser le réfractaire Tippou à remplir ses promesses; qu'ils essayaient de capter sa bienveillance par des cadeaux — carabines de 1125 francs pièce, carabines remington, revolvers à crosse d'ivoire, munitions, et plus d'une belle « charge » d'étoffes, — leurs propres engagés mouraient en grand nombre. Des 271 portés à notre départ sur leur liste, il en restait 152; à leur arrivée à Banalya, ils n'étaient plus que 101, dont la moitié perdus sans ressource!

Treize jours après que la horde de Manyouema et les malchanceux Zanzibari, en proie à l'anémie, ont quitté ce fatal Yambouya, Barttelot entreprend une septième visite aux chutes et laisse nos malheureux engagés se traîner sans lui jusqu'à Banalya. Le quarante-troisième jour de cette marche de 145 kilomètres, l'avant-garde de la seconde colonne franchit les palissades de l'établissement, qui, depuis mon passage, était devenu une station de Tippou-Tib, sous les ordres de l'Arabe Abdallah Karoni. Le même jour, le remuant major arrive de Stanley-falls. Dès le lendemain, quelque mésintelligence se glisse entre Abdallah et lui. Il s'emporte, il menace, il va repar-

tir le 20 juillet pour les chutes et se plaindre à Tippou-Tib; mais, aux premières lueurs de l'aube du 19, l'infortuné commandant est tué, d'une balle au cœur, par le Manyouema Sanga.

Voici le récit des événements, d'après le rapport officiel de M. William Bonny, et sous une forme sans doute quelque peu modifiée :

18 juillet 1888. — Le major a continué de menacer Abdallah que s'il n'amenait pas les porteurs promis par Tippou-Tib, il retournerait lui-même le 20 à Stanley-falls. Le major me dit qu'au 9 août il serait de retour, mais avant de conclure il demanda : « Ne pensez-vous pas que je fais bien d'aller aux chutes? » Je répondis : « Non! Qu'avez-vous besoin de 60 autres de ces esclaves? Vous en avez déjà assez, et de reste. Distribuez plutôt les carabines et les munitions à mes hommes, cela nous débarrassera de 15 charges, et fiez-vous à eux. S'ils vous abandonnent, ils abandonnent M. Stanley. Si vous me les confiez, je ne pense pas qu'ils déguerpissent. » Le major répliqua : « Mon intention est qu'à partir de ce jour vous ayez le commandement des Soudanais et Zanzibari, et que vous précédez les Manyouema d'une journée. Jameson et moi, nous marcherons avec ces Manyouema, nous les disciplinerons un peu et veillerons à ce qu'ils ne se mêlent pas avec vos gens. Je ne me soucie pas d'un autre voyage aux chutes. Je préfère que vous y alliez et que vous tâchiez de me procurer quelques autres porteurs; vous m'en amèneriez seulement une vingtaine que je serais content. » Je demandai quelques pagazi d'Abdallah. Il m'en donna sept.

19 juillet. — Ce matin, de très bonne heure, une femme manyouema se mit à chanter et à battre du tambour. C'est leur journalière coutume. Le major envoya son garçon Souidi, un enfant de 15 ans, dire de cesser ce tapage. Tout d'un coup, on entendit deux coups de mousquet tirés en manière de défi. Le major envoya quelques Soudanais à la recherche de ceux qui avaient fait feu. En même temps il s'habillait et sortait ses revolvers de la boîte : « Je tuerai, dit-il, le premier homme que j'attraperai tirant ». Je lui conseillai de rester dans sa tente et de ne pas se mêler de ce qui était leur usage quotidien. L'algarede s'apaiserait d'elle-même. Les Soudanais revinrent dire qu'ils n'avaient pu découvrir ceux qui avaient tiré. Le major repoussa quelques Manyouema du coude, et marcha droit à la femme qui battait du tambour, lui intimant l'ordre de cesser. A ce moment même, un coup partit d'une meurtrière, dans une maison tout près; il avait été tiré par Sanga, le mari de la Manyouemote. La balle traversa la région du cœur et s'enfonça dans un pieu qui soutenait la véranda, sous laquelle le major tomba raide mort.

Les Soudanais décampèrent alors, refusant de me suivre et d'emporter le corps de la victime. Avec l'assistance d'un Somali et d'un autre Soudanais, je le ramassai et le portai dans ma maison. Les cris me faisaient croire qu'un massacre général avait commencé, car on n'apercevait aucun Zanzi-

bari : ils se cachaient dans leurs cases ou se mêlaient à la grande débandade qui suivit. En me retournant, je vis un des capitaines manyouema qui, carabine et revolver en mains, menait une soixantaine d'hommes à ma rencontre. J'étais sans armes. J'allai à lui et lui demandai si c'était contre moi qu'il les faisait avancer. « Non, répondit-il. — Alors, ramenez-les tranquillement chez eux, et appelez tous les chefs de compagnies, auxquels j'ai à parler. » Plusieurs obéirent assez promptement, et je leur dis : « C'est une mauvaise affaire, non pas pour moi, mais pour Tippou-Tib ; je vous prie de m'apporter toutes les charges et de dire à vos camarades d'en faire autant. Tippou-Tib a la liste de tous vos ballots, et lui-même en est responsable. Il devra rembourser les charges perdues et s'en prendre aux capitaines de qui ce sera la faute. Je lui écrirai, il viendra, et il saura les noms de ceux qui refusent d'obéir. » Par suite, on en rapporta 150 environ. Mes hommes se mirent en quête et parvinrent à en réunir un certain nombre d'autres, éparses, les unes dans les maisons, les autres dans la forêt ou la rizière ; bref, éparpillées partout. Le soir, j'en avais 299, mais des sacs de rassade et munitions avaient été ouverts, et le contenu pillé en tout ou partie. Les habitants du village étaient au nombre de 200 ou 500 hommes. J'étais arrivé avec 100 hommes, Mouini Soumaï, le capitaine des Manyouema, avec 450 porteurs et 200 suivants, soit un millier de gens, dont 900 de vrais cannibales, et tous amassés sur une superficie de 150 mètres sur 25. Figurez-vous la scène qui s'ensuivit, quand le désarroi se mit dans cette multitude vociférant, tirant des coups de fusil, pillant nos magasins, etc., etc. Je regrette de dire que nos Soudanais et Zanzibari chapardaient activement. Mais à mon tour je razziai leurs maisons et repaires, et trouvai force drap, riz, verroterie, etc. J'eus à infliger de fortes punitions pour arrêter ce trafic. J'écrivis à M. Jameson, qui en ce moment était à quatre journées de distance, pour qu'il amenât ses colis. J'écrivis aussi à M. Baert, un employé de l'État du Congo, et présentement secrétaire de Tippou-Tib aux chutes Stanley. Je lui racontai les événements, lui dis la situation et lui demandai d'intervenir avec son tact ordinaire auprès de Tippou-Tib, pour qu'il vint ici ou remplaçât Mouini Soumaï, qui avait été le premier à s'esquiver. J'engageai M. Baert à insister auprès de Tippou-Tib sur le fait que toute l'Europe lui reprocherait de ne pas nous avoir aidés.

J'ensevelis le major, après avoir cousu son corps dans un linceul. J'avais creusé, juste à l'entrée de la forêt, une fosse dont je tapissai le fond de feuilles vertes ; et, après avoir aussi recouvert de verdure la dépouille mortelle, je lus le service de l'Église sur les restes, la dernière besogne de cette terrible journée.

Dans le temps, à Yambouya, le major m'avait remis, écrit de sa main, l'ordre qui me donnait le commandement des Soudanais et Zanzibari, au cas que sa vie et le camp courussent quelque grand danger. Je pris donc la direction de la seconde colonne du corps expéditionnaire jusqu'au retour de M. Stanley.

Avec l'aide de Dieu, je m'efforcerai constamment de faire que l'expédition réussisse mieux que par le passé. M. Jameson gardera la situation que lui avait assignée M. Stanley dans les instructions qu'il avait données

au major Barttelot. Il a les mains libres, il se considère comme le chef, et je n'ai rien fait pour le tirer de son erreur. Mais quand il sera de retour, je lui montrerai le document dont copie ci-dessus.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

WILLIAM BONNY,

A H.-M. STANLEY, Esq.,

commandant l'expédition envoyée au secours d'Emin Pacha.

Trois jours après cette tragédie, M. Jameson arrive à Banalya avec l'arrière-garde de la seconde colonne et prend le commandement ; mais, le 25 juillet, après quelques mots d'encouragement à M. Bonny, il repart — huitième visite — pour les chutes, dans l'espérance que l'offre d'une très grosse somme va déterminer l'insatiable Tippou soit à guider lui-même l'expédition vers l'est, soit à envoyer à sa place un de ses bouillants neveux, Sélim bin Mohammed, ou Réchid, celui qui avait attaqué et emporté les chutes au temps du capitaine Deane.

Le 12 août, il écrit sa dernière lettre à M. Bonny¹, lettre qui commence par ces mots : « L'expédition est au plus bas, et je pense que vous êtes de cet avis ! » Certes personne n'en pouvait douter.

Après avoir vu s'accomplir l'acte de justice sur Sanga, le misérable assassin, qui fut passé par les armes et dont le cadavre fut jeté au Congo, il quitte Stanley-falls et part pour Bangala. Car M. Jameson, comme M. Barttelot, était intéressé dans l'ordre de retenir — pour quelle raison ? je ne sais — M. Ward à Bangala, et celui-ci, par conséquent, n'avait pu leur remettre la réponse au télégramme de mai. Désireux d'en connaître la teneur avant de conduire la colonne plus loin, il part en canot avec dix Zanzibari. Nuit et jour, ils descendent le grand fleuve ; la fièvre le prend au large du confluent de la Loumami. Sa constitution n'est plus assez forte pour résister à l'invasion du paludisme ; son esprit est accablé d'angoisses : l'expédition est « au plus bas », en dépit de ses plus vigoureux efforts, de son entier dévouement, de ses marches et contremarches : plus de 2 250 kilomètres, — 1950 avant de quitter Yambouya, puis au moins 300 de Yambouya à Banalya et de Banalya aux chutes ; — en dépit du sacrifice de son argent, de son bien-

1. Voir appendice C.